

Quand le futur devient invivable, que faire, sinon se réfugier dans le passé ? Rêve régressif, nostalgie d'une grande maison bordée d'une haie d'hortensias, d'une bibliothèque où les livres sont en vrai papier, où le piano joue et rejoue une sonate de Schubert.

LA BULLE D'ÉTERNITÉ

Le grand-père, au piano, commençait à interpréter une chanson sur un air de valse. Attirés par la musique, son frère et les parents rentraient du jardin, déposant au passage à la cuisine les fruits de leur cueillette. C'est à ce moment que la grande cousine dévalait en chantant l'escalier de chêne pour se joindre aux autres. Derrière le grand-père, ils reprenaient en chœur le refrain. Mais au deuxième couplet plus personne ne se rappelant les paroles, on les remplaçait par des "la-la la-laa.." qui attiraient les sarcasmes de la jeune tante. Elle venait de la cuisine, s'essuyait les mains, s'accoudait au piano.

« Tu me laisses la place, dis, papa ?

— Avec tes mains sales sur les touches !

— Mais elles sont propres, regarde, je viens juste de les laver ! »

Puis elle s'asseyait, réglait la hauteur du tabouret et attaquait la sonate en ut majeur de Schubert. Le thème résolu et intérieur du moderato donnait naissance à un motif rythmique obsédant. Il se glissait hors du salon, se répandait depuis le hall d'entrée dans toutes les pièces, montait jusqu'aux chambres à l'étage. La famille retirée dans l'ombre, au fond de la pièce, seuls apparaissaient dans un halo de lumière filtrée par les fentes du volet, l'instrument et sa musicienne.

C'est cet instant qu'il préférait car, mieux que tous les autres, il semblait retenir le temps.

Mais avant la fin du mouvement, la grand-mère ouvrait la porte. Précédée par l'odeur du café et des fruits dans le four, elle invitait au goûter dans la salle à manger. Alors la jeune tante abandonnait Schubert qui mourait sur un son grave. Lui succédait le claquement du couvercle retombant sur le clavier. Puis tout le monde s'égayait...

Il aurait pu rester plus longtemps, mais sa tâche n'était pas terminée. Et puis en s'attardant, ici ou ailleurs, il se sentait toujours un peu coupable de voler du temps qui ne lui appartenait pas.

Il ferait encore une ou deux visites puis il *redescendrait*...

Le *retour* après ses tournées d'inspection ne l'impressionnait plus comme les premières fois.

« Au début, ce sera un peu dur de quitter le travail, lui avait dit le Directeur, mais on s'y fait vite. »

Maintenant, il retrouvait presque sereinement les immenses tours dont le sommet se perdait dans les nuages, avec au-dessus du centième, les étages nobles réservés à l'élite dont il faisait partie. Et comble de luxe, son appartement était équipé d'un murimage !

Il ne se faisait pas encore à l'idée d'avoir atteint si rapidement une situation aussi enviable. Franchissant les échelons au galop, courant de ville en ville au gré de mutations fulgurantes il s'était retrouvé à moins de quarante ans en catégorie Vermeille, la plus élevée dans la hiérarchie. Il travaillait maintenant sous les ordres du Directoire.

C'est en arrivant dans la capitale, trois jours après avoir reçu son arrêté de promotion qu'il mesura vraiment le chemin parcouru. L'appartement faisait quarante cinq mètres carrés ! Quarante cinq au lieu de trente en catégorie Verte !

À quelle haute fonction pouvait bien correspondre un tel privilège ? Le Directeur qui le reçut en audience lui donna la réponse. Il était affecté à l'I.G.B.E en qualité d'Inspecteur hors classe, et c'est le Premier Magistrat en personne qui l'installa dans son poste. Bien entendu, il était soumis comme tous ceux de son rang à une impérieuse obligation de réserve, encore plus stricte dans son cas. D'ailleurs, qui l'aurait cru s'il avait révélé la nature exacte de son travail ? Un ami ? La fréquence des mutations

dans ce corps leur interdisait de se faire des amis. Ils étaient condamnés à la solitude.

Ce soir, sitôt entré, il saisit la télécommande et programma un décor floral. Aussitôt, les cloisons grises s'animent et se couvrent de glaïeuls et d'hortensias. Les images en relief donnaient l'impression d'un véritable massif de fleurs, tel qu'on pouvait en voir dans les musées horticoles. Parmi les centaines de combinaisons possibles, il préférait celle-là car elle lui rappelait son travail. Il consulta à l'écran les menus du soir et fit monter des cuisines centrales enfouies dans les étages inférieurs de la tour, un plat lyophilisé. Le repas vite expédié, il lui restait toute une soirée pour la lecture. Il s'était pris subitement de passion pour la littérature ancienne. Cela datait de ses premières tournées d'inspection.

Il alluma son écran mural et commanda au clavier les *Compagnons de Jéhu* d'Alexandre Dumas. L'ordinateur le renvoya automatiquement à la page atteinte le soir précédent. Il négligea l'option dialoguée. Puriste, il aimait lire, sans plus ; ne supportant pas les voix d'acteurs célèbres parasitant l'affrontement de Cadoudal et de Roland de Montrevel !

S'il avait vécu au siècle dernier, lors de la querelle des Anciens et des Modernes, il se serait sans hésitation rangé parmi les premiers. Cependant les seconds triomphèrent lors de la création de la **T.B.U.** (Télé Bibliothèque Universelle). C'est pourquoi, aujourd'hui, moyennant un supplément à l'abonnement, on pouvait accéder à la littérature interactive. Des options préprogrammées ne faisaient pas mourir Morgan sur l'échafaud. Amélie devenue mère de famille, coulait en sa compagnie des jours paisibles à Noires Fontaines tandis que son frère finissait maréchal d'Empire ! On offrait ainsi au public stressé et épris de stabilité, une multitude de variantes plus insipides les unes que les autres. Il paraîtrait même que le lecteur entrerait bientôt les paramètres d'un scénario à partir desquels l'ordinateur reconstituerait une intrigue personnalisée.

Il parvint à l'épisode de la grotte de Ceyzeriat où les compagnons reçoivent le courrier de Cadoudal.

Il appuya sur *déconnexion* et l'écran s'éteignit. Une lourde journée de travail l'attendait. Aujourd'hui il avait cru remarquer des anomalies. Presque imperceptibles, elles laissaient cependant craindre un dysfonctionnement de la machine. Il devrait en informer ses supérieurs et tenter d'y remédier.

La porte de la salle à manger s'ouvrit. La grand-mère entra et posa sur la table, la tarte aux mirabelles. Encore brûlante, à peine sortie du four, son parfum avait envahi la maison. Sur les bords, près de la couronne dentelée, les fruits légèrement brûlés exhalaient un arôme caramélisé.

On avait placé le garçon à la droite de la grande cousine. Quand elle se pencha vers lui pour poser sa part dans l'assiette, il se souleva sur sa chaise et déposa un baiser sur la joue de la jeune fille.

« Eh bien, ne te gêne pas !

—Aujourd'hui, il a tous les droits, c'est son anniversaire. »

Cette remarque fit converger tous les regards sur eux. Le petit garçon redressa fièrement la tête, mais la cousine plongea le nez dans son assiette. Elle avait rougi...

Aujourd'hui, tout s'était déroulé normalement. Il n'y avait rien à changer. Il avait pris l'habitude de remonter ici plus souvent que nécessaire. Pourtant, ailleurs, c'était à peu près la même chose : une famille réunie à l'occasion d'un mariage, d'une communion, de la fête patronale : rites oubliés dont il avait dû apprendre la signification. Pourquoi préférait-t-il cette maison ? En entrant, il montait dans sa tête tout un scénario : invité de passage ou parent lointain, il arrivait à l'improviste. Il finissait ainsi par pénétrer dans leur intimité. Trois générations vivaient sous le même toit : les grands-parents, le couple marié avec le petit garçon et la jeune tante. L'oncle, le frère du grand-père était venu ce jour-là avec sa femme et leur fille unique, la grande cousine, celle qui apparaissait en haut de l'escalier. Mais le personnage principal était le petit garçon. Maintenant, il connaissait le prénom des autres. Carmen, aux grosses joues rouges et rondes, que le bambin n'avait pu se retenir d'embrasser. Simone, la jeune tante, la pianiste, petite brune aux cheveux bouclés.

Mais il lui fallait s'en aller. D'autres visites figuraient à son planning et s'attarder ici pouvait attirer des soupçons. Alors il redescendait pour retrouver la fourmière humaine et anonyme, sa tour,

son luxueux appartement de quarante cinq mètres carrés où il s'empressait, sitôt entré, de programmer le murimage.

Un soir, en consultant sa boîte aux lettres, il cliqua sur un message et le visage de son père parut à l'écran. Il le félicitait pour sa promotion. Il l'avait apprise par hasard de la bouche d'un autre retraité intégré dans la même section que lui. Il lui parlait de sa vie là-bas. Tout allait très bien, le temps était éternellement beau, l'organisation impeccable, les distractions variées et son studio-cabine confortable. Puis le message s'acheva, sans un mot d'adieu.

Cette voix et ce visage lui semblaient plus lointains, plus étrangers que ceux de cet après midi, dans la maison. On aurait dit un de ces spots publicitaires vantant le charme des cités de vieux travailleurs.

Pourtant, c'était bien son père. Depuis quand ne l'avait-il plus rencontré ? Il se souvenait vaguement qu'il était retraité, quelque part dans le sud. Un studio-cabine, dans une tour comme ici, mais au soleil ! Quant à sa mère, il l'avait complètement perdue de vue ! De temps à autre, quand il se remémorait les rares membres de sa famille, cette expression revenait comme une incantation funèbre. Perdu de vue. Avec les visages et parfois les noms. Il pensa soudain à cette famille primitive. Oncle, cousine : des mots presque disparus du vocabulaire moderne.

Un matin en entrant dans son bureau, il trouva à l'écran un message de la direction de l'I.G.B.E. Un incident une anomalie, à laquelle il devrait mettre bon ordre immédiatement.

La grande cousine était en retard si bien que, lorsqu'elle descendait l'escalier de chêne, le grand-père avait déjà laissé le piano à sa fille. Par conséquent, Carmen entra dans le salon en chantant sur l'air de la valse alors que Simone jouait le premier mouvement de la sonate en ut majeur. Bien entendu, tout était décalé, et la scène du baiser dans la salle à manger n'était plus possible !

Il sourit et se mit immédiatement au travail. Dans quelques heures tout serait rentré dans l'ordre.

Le décorum et le mystère qui entourèrent son entrée à l'Inspection contrastaient avec la réalité du travail quotidien. Il se voyait comme une sorte de plombier, de surveillant chargé de repérer les fuites et de les colmater. Bien sûr, la comparaison s'arrêtait là et la machinerie s'avérait autrement plus complexe qu'une tuyauterie de salle de bain ! Il avait dû mobiliser toutes ses connaissances pour en assurer la maintenance, et la documentation ne lui permettait en aucun cas d'en connaître plus. Existait-il au-dessus de lui des techniciens capables d'avoir une vue d'ensemble de son fonctionnement ? Il penchait plutôt pour des individus isolés, chacun ayant une compétence pointue mais extrêmement partielle.

La première réparation qu'il effectua ayant été couronnée de succès, il eut droit aux félicitations du Directeur, très contrarié par le décalage provoquant le retard de Carmen.

« Vous avez été très rapide, votre prédécesseur dans un cas de figure similaire avait mis plus d'une semaine pour rétablir la situation. »

Son prédécesseur, on ne lui en avait jamais parlé !

Il n'avait jamais rencontré d'autres inspecteurs et n'en rencontra jamais. Vu l'importance du service il avait peine à imaginer en être le seul membre.

Le Directeur resta étrangement discret, lui révélant simplement qu'il avait quitté le service brusquement, sans préavis. On ne savait pas ce qu'il était devenu.

Cette disparition ressemblait étrangement à une fuite. Les jours suivants, il rechercha les traces de l'activité de son prédécesseur dans le mouchard. Mais en vain, son identifiant n'existait plus dans la machine.

Il devint bientôt expert dans l'art d'opérer des modifications et parvint à rectifier des erreurs en un temps record, trouvant son plus grand plaisir dans les tournées d'inspection.

Il avait fini par s'attacher à cette tribu, se donnant l'illusion d'en être devenu un familier. Il se raccrochait à eux comme un orphelin en mal de parents. Au travers de paroles anodines, il reconstituait le passé, les minutes, les heures, les jours peut-être précédant l'instant où le grand-père s'asseyait au piano et où la grande cousine apparaissait en haut de l'escalier. Cette séquence était devenue sa préférée. Il se plaçait près de la dernière marche et la regardait descendre, leste et gracieuse dans sa robe à fleurs.

Il prétextait à plusieurs reprises des incidents pour se rendre plus fréquemment sur le terrain. Un jour Carmen descendit l'escalier, les cheveux retenus de chaque côté par un ruban rouge. Ces couettes

étaient de son invention. Il envisagea de multiples avatars de Carmen, sans rien changer au scénario. Bien mal lui en prit. Il fut vertement rappelé à l'ordre par le Directeur. Pourquoi accorder tant d'importance à des détails aussi futiles ? Les fois suivantes, lorsqu'il s'attardait un peu trop, une douleur insoutenable à la base du crâne le forçait à s'enfuir. C'était l'implant à la base du cervelet. Il avait subi l'opération dès son arrivée. Une simple formalité lui avait-on dit. Lui revint alors à l'esprit un proverbe de son père : *On n'attache pas son chien avec des saucisses !*

Il jugea donc plus prudent de s'en tenir à des visites de routine.

Il travaillait depuis près d'un an à l'Inspection lorsque le Directeur décéda. En tant que proche collaborateur, il fut invité aux obsèques. Le corps reposait dans la salle d'honneur du Directoire veillé par les Tétrarques et les Magistrats. Après la cérémonie, devait avoir lieu une manifestation plus restreinte, à laquelle, à sa grande surprise, il fut convié par le Premier Magistrat en personne.

On l'introduisit dans une pièce où était rassemblée la famille du défunt avec les principaux responsables du Directoire. Jamais jusqu'alors il n'avait côtoyé des personnages aussi importants. L'atmosphère n'était pas franchement triste, on entendait des rires, le tintement des verres. Les serviteurs passaient avec des plateaux chargés de toasts. Il l'avait déjà remarqué tout à l'heure, les discours officiels, plutôt qu'à un mort, semblaient s'adresser à quelqu'un quittant son poste pour un autre, plus important. Ils lui rappelaient, décorum en moins, ceux qui avaient accompagné son propre départ un an auparavant pour la capitale !

Soudain, on invita les convives à s'asseoir autour de la table pour partager le *gâteau de deuil*. Un peu interloqué par cette curieuse expression, il voulut se retirer. Mais le Premier Magistrat lui tendit un couteau et lui ordonna de couper le gâteau. Cette scène lui en rappelait une semblable, mais dans son trouble, il ne parvenait pas à faire le rapprochement. Sa stupéfaction ne connut plus de borne lorsque le Magistrat, agissant comme maître de cérémonie, lui désigna le fils aîné du défunt afin qu'il le serve en premier. À peine le jeune homme eut-il entamé le gâteau qu'un cri unanime s'éleva de l'assistance : « Longue vie au nouveau Directeur ! »

Rentré chez lui, il tenta d'analyser ce qu'il venait de voir. Il conclut qu'il venait d'assister à une cérémonie rituelle suivie d'une intronisation. L'attitude des participants vis-à-vis du mort rappelait étrangement ces temps reculés où les hommes croyaient à la réincarnation ou à l'existence d'une vie après la mort. Mais le plus extraordinaire était la résurgence de tels îlots de primitivisme dans la classe dirigeante, alors qu'ils avaient depuis longtemps disparu du reste de la société ! Il comprenait mieux pourquoi on l'avait associé à cette liturgie, lui, humble technicien. Il en savait trop désormais et par ce rite initiatique il venait de rentrer dans un clan, une *famille* où il ne fallait pas poser de questions et où l'on n'embrassait que les morts. Il n'en sortirait jamais. À moins de disparaître comme son prédécesseur !

Mais que savait-il au juste ? S'il commençait à appréhender le comment il ignorait toujours le pourquoi. À quoi tout ceci pouvait-il servir ?

Le jeune Directeur lui laissa la bride sur le cou, aussi put-il franchir plusieurs barrières et s'approprier des mots de passe auxquels il n'avait pas accès jusqu'à présent. Ce qu'il entrevit dépassa tout ce qu'il avait pu imaginer !

Il retournait beaucoup plus fréquemment dans la maison et pouvait s'inventer n'importe quel prétexte pour y effectuer une mission d'inspection. Il ne se lassait pas de voir Carmen descendre l'escalier de chêne, d'entendre sa cousine Simone jouer la sonate de Schubert, et la grand-mère interrompre ce récital pour inviter tout le monde à venir déguster la tarte aux mirabelles. Il avait renoncé aux variantes. Il aimait Carmen telle qu'elle était. Mais maintenant, ce n'était plus sans espoir. Un projet fou et audacieux avait pris corps, il consacrait toute son énergie à le réaliser.

Un jour, il découvrit dans un endroit secret de la mémoire une citation vraisemblablement laissée par l'inventeur de cette machine extraordinaire. Elle émanait d'un souverain qui régna à une époque très très ancienne sur le royaume de Cordoue.

« *Tout ce qu'un homme peut désirer, je l'ai eu :- prestige, puissance, jouissances. Durant ma longue vie, j'ai compté les jours où j'ai été pleinement heureux, il y en eut quatorze.* »

Pouvait-on condenser toute une vie en quelques instants de bonheur, comme l'essence d'un parfum, produit de la distillation de milliers de fleurs, et l'enfermer dans un flacon ?

Il avait entendu parler autrefois des Bulles d'Éternité. C'était un sujet de conversation entre

ingénieurs. L'on y pariait sur les possibilités de construire un chrono-inverseur. Lui n'y avait jamais cru, jusqu'à son arrivée dans la capitale, lorsque le Premier Magistrat lui avait annoncé solennellement sa nomination à l'Inspection Générale des Bulles d'Éternité !

Quelle émotion lorsqu'il descendit pour la première fois aux étages inférieurs de la tour du Directoire : la forteresse souterraine abritant le chrono-inverseur ! Des portes invisibles s'ouvrirent à son approche : encore une fonction de l'implant ! Mais l'appareil lui-même était inaccessible, protégé par une double enceinte d'acier et de béton. On le pilotait à partir d'une cabine de contrôle donnant accès au sas.

Puis ce flottement bizarre, la disparition des parois du sas, un brouillard qui se dissipe : sa première *remontée*, sa première inspection !

Devant ses yeux, une rue pavée, des trottoirs. De chaque côté, des petites maisons précédées d'un jardinet clos par une grille. Univers objectivement étrange, étranger même, contrastant avec ce sentiment incongru de familiarité, cette impression de revenir chez soi après un long voyage...

Il pousse la grille du numéro trente huit. Au rez-de-chaussée, surmontée d'un balcon, une loggia s'avance, cachée en partie par d'énormes bouquets d'hortensias. Sur le côté, l'escalier dominé par une marquise grimpe le long du pignon.

Il ouvre la porte... Le piano se met en marche, des chants l'accompagnent, des odeurs de dessert émanent de la cuisine, un pas fait craquer la première marche en haut de l'escalier de chêne... Il glissera, invisible au milieu d'eux, fantôme parmi ces ombres. Mais il n'est là que pour contrôler si tout se passe bien, si le génial mécanisme du chrono-inverseur répète immuablement la même séquence.

« Au retour, ce sera un peu dur de quitter le travail pour revenir ici, lui avait dit le Directeur. »

La *redescente*, le passage dans le sas... Et puis le voyage dans le Tube depuis la station du Directoire jusqu'au sous-sol de sa tour, noyé dans la foule. Quelques courses rapides au centre commercial souterrain, puis l'ascenseur jusqu'au 283^e étage. Vite, programmer le murimage !

Après la mort du Directeur, quelques mois lui suffirent pour assimiler le fonctionnement du chrono inverseur. Pour déjouer tout soupçon, il emmenait le fruit de ses rapines et, jusqu'à une heure avancée de la nuit, il analysait les données sur son ordinateur. Que risquait-il s'il était découvert : disparaître comme son prédécesseur ? Il craignait bien plus d'être interdit de *remontée*, de ne pouvoir retourner là-bas. Quant à disparaître, ce mot n'avait plus le même sens, la même connotation terrifiante depuis qu'il croyait avoir deviné à quoi servaient les Bulles d'Éternité !

Au début, l'esprit accaparé par les consignes, il se contentait d'observer, bloc-notes électronique en main, afin de détecter la moindre distorsion chronologique dans le scénario. Puis il s'intéressa aux personnages, à Carmen surtout. Le banquet à l'issue des funérailles de son Directeur, le rôle qu'il y avait joué, donna un tout autre éclairage à la séquence du goûter où Carmen servait la première part de tarte aux mirabelles à son petit cousin. À partir de ce moment, son attention se concentra sur le garçonnet.

Au fur et à mesure de ses inspections, il s'attarda dans les pièces de cette maison. Sa première découverte fut la *bibliothèque*, c'est le terme qu'il employa par analogie, pour désigner ces étagères où s'empilaient des feuilles de papier reliées entre elles. Ainsi lisait-on autrefois. Il prit un des volumes au hasard. Petit, à couverture rouge cartonnée cernée d'un liseré doré, il tenait dans la main. Au bas de la première page on pouvait lire :

"Librairie Plon, les petits-fils de Plon et Nourrit, imprimeurs-éditeurs rue Garancière".

C'était les *Compagnons de Jéhu* d'Alexandre Dumas. De ce moment il se passionna pour la littérature ancienne. Mais c'est le contact, l'odeur du papier, la forme des caractères qui l'attirèrent tout de suite, plus que le contenu. Il tenta de deviner à quelle époque appartenait la Bulle d'Éternité. Dans la salle à manger figurait un appareil électrique que la grand-mère éteignait quand la famille se rassemblait pour le goûter. Elle disait, s'adressant au grand-père : « Je ferme la T.S.F., on ne s'entend plus quand tout le monde est là ! »

C'était une sorte de vidéo primitive, mais sans l'image. Ces familles avaient dû vivre dans l'antiquité tardive, à une époque sans doute un peu postérieure à celle du roman de Dumas.

Et puis, il y avait les portraits de famille. Des images fixes, en deux dimensions, encadrées sous une plaque de verre. Posées sur le piano, accrochées aux murs, elles permettaient de remonter plusieurs générations. Ainsi le petit garçon et ses parents, vivant sous le même toit que le grand-père,

pouvaient avoir connaissance du grand-père de celui-ci ! Chose inimaginable aujourd'hui. Il se rendit compte qu'ayant pratiquement perdu de vue ses parents, il ignorait tout de ses grands-parents. Et personne n'entreprendrait son souvenir. D'ailleurs, quels souvenirs emporter dans ses déménagements continuels ? Ici ce mot n'avait aucun sens. Les appartements étaient entièrement équipés. Les vêtements synthétiques jetables suffisaient à une vie souterraine ou en atmosphère climatisée.

Quant à la culture : systèmes-vidéo intégrés, T.B.U, on retrouvait tout sur place. Ses affaires personnelles tenaient dans un sac de voyage. Alors qu'ici, le piano, la bibliothèque, le plus humble meuble se transmettait pour conter plus tard aux enfants l'histoire de leur maison !

Le moment approchait où il atteindrait le but fixé. Il avait pratiquement franchi tous les barrages et déjoué toutes les sécurités qui protégeaient le chrono-inverseur d'incursions intempestives. Il était capable non seulement de faire jouer les routines de maintenance, mais d'accéder au cœur de la machine, d'imprimer des distorsions aux structures des Bulles d'Éternité.

Comme il veillait aussi à éviter tout dysfonctionnement mineur, son jeune Directeur lui faisait entièrement confiance et ne s'occupait de rien. La hiérarchie promotionnelle démocratique dont lui, jeune Inspecteur hors classe était un vivant exemple, subissait de graves entorses au niveau de la couche politique supérieure. La cooptation, voire la transmission héréditaire qu'il avait découverte à la mort de l'ancien Directeur commençaient à produire des effets pervers.

Les Bulles d'Éternité tout en assurant la cohésion et la permanence du pouvoir aux membres du Directoire portaient en elles un germe de décadence. Il en était certain à présent, elles n'étaient pas seulement une reconstitution holographique, sorte de théâtre réservé aux membres du Directoire. Carmen, Simone, le grand-père et le petit garçon avaient vécu réellement et le chrono-inverseur avait capturé, concentré un moment, un point d'orgue de cette existence pour le répéter éternellement.

Il hésitait à franchir le pas. Angoisse de quitter une réalité somme toute confortable et protégée pour une jeune fille morte depuis plusieurs siècles ? Une dernière découverte leva ses scrupules. Sa fréquentation intime des membres du Directoire lui donnait accès à des informations particulières. Ainsi il apprit l'objectif inavoué de la future T.B.U. interactive. Les scénarios proposés par les lecteurs pour apporter des variantes aux originaux, étaient isolés, analysés, décryptés. Les dirigeants connaissaient ainsi les phantasmes, les désirs et les frustrations des populations, à leur insu...

L'Inspecteur Général hors classe des Bulles d'Éternité franchit une dernière fois le sas. Dans la petite rue pavée, il s'avança jusqu'au numéro trente huit. Mais lorsqu'il poussa la porte, ce n'est plus lui qui vit Carmen descendre l'escalier de chêne. À cet instant même, il disparut, comme son prédécesseur, comme l'ancien Directeur. Et c'est désormais le petit garçon qui attendra au bas des marches. Carmen aura les cheveux retenus par des rubans. Finalement, il la préfère avec des couettes !

À la fin du goûter, quand il ne restera plus sur la table que quelques mirabelles tombées du plateau, il viendra s'asseoir sur les genoux de la grande cousine. Et soudain, il se jettera à son cou et lui donnera, cinq, dix, vingt baisers, si vite qu'elle ne pourra l'arrêter ! Et ce plein instant de bonheur dont parlait le calife de Cordoue se répétera éternellement...

1990

Publiée dans GALAXIES N°9 printemps 1998